

MR. LOUIS SIRET

SEPARATA

DEL

ANUARIO

DEL

CUERPO FACULTATIVO

DE

ARCHIVEROS, BIBLIOTECARIOS

Y ARQUEÓLOGOS



LES PREMIERS CELTES EN ESPAGNE.

MADRID

1934-35



Les premiers celtes en Espagne¹

PAR

Mr. Luis Siret

Ingénieur. Dr. H. C. à l'Université de Louvaine

† 8-VI-1954

Les historiens et les archéologues accordent une importance de premier ordre, pour la reconstitution de la géographie et de l'histoire anciennes de l'extrême Occident, au poème de Rufus Festus Avienus, *Ora Maritima*. Rédigé au IV^e siècle de notre ère, ce poème a emprunté ses données à diverses sources, notamment à un périple du V^e ou VI^e siècle av. J. C., que les uns croient carthaginois, les autres massaliote.

Dans les vers 90 et suivants, l'auteur décrit les côtes de l'Oestrymnis (la Bretagne), ses îles riches en étain, ses ports, sa marine, son commerce avec les Ibères et les Phéniciens. De ces îles partaient des lignes vers l'Irlande, l'Angleterre et la Mer du Nord. Avec les vers 129 à 145 nous pénétrons dans cette dernière :

“Si quelqu'un après cela, partant des Iles Oestrymnides, ose lancer son vaisseau sur les flots vers la région où l'air est glacé par le char de Lycaon, il atteint le territoire des Ligures, vide d'habitants, car il fut dépeuplé il y a longtemps par la main des Celtes, après de

1 A punto de remitir las pruebas de este trabajo al señor Siret, recibimos la triste noticia de su muerte. Quedó, pues, sin revisar por su autor después de dos años de escrito.—*Nota de la Comisión.*

nombreux combats. Des Ligures expulsés (ainsi le destin conduit parfois les hommes) vinrent en ces lieux hérissés de buissons; de nombreux écueils, des rochers escarpés et des crêtes montagneuses pénétrèrent jusqu'au ciel. Ce peuple fugitif vécut longtemps dans les fentes des rochers, caché de la vue des flots, car il craignait la mer à cause de l'ancien danger; puis la sécurité que donna la tranquillité et la paix, raffermissant son audace, l'engagea à abandonner ses hautes retraites et à descendre enfin dans les lieux voisins de la mer".

Dans ce passage, l'auteur sort de son rôle de géographe pour faire une digression historique. Interprété comme purement descriptif, le texte renfermerait des contradictions ou confusions, parce qu'il projette sur un plan unique des situations successives. Ces confusions disparaissent si on restitue au passage son caractère de récit; il nous montre alors, successivement:

Un pays maritime possédant de très hautes montagnes, occupé par une race innommée; les Celtes y débarquant, exterminant la population après de rudes combats, et passant outre; des Ligures fuyards venant s'établir dans ce pays dépeuplé, se cachant d'abord entre les rochers, par crainte d'invasions venant de la mer, et longtemps après, rassurés, venant occuper les régions basses près de la mer, où le périple les trouve établis.

Ce récit forme une suite logique, sans lacune ni point obscur. Nous avons à identifier le pays décrit, à expliquer pourquoi les Celtes ne s'y arrêtèrent pas, et d'où venaient les Ligures qui s'y établirent ensuite.

Tous les interprètes sont d'accord pour localiser le pays en question dans la Mer du Nord; mais ils l'identifient avec la Frise, patrie de l'ambre. Mr. C. Jullian s'étonne cependant, avec raison, de ne pas voir la mention de cette substance.

La Frise ne répond en aucune façon à la description du périple.

D'abord elle forme la lisière du domaine des Celtes avant leur exode: pourquoi l'auraient-ils envahie par la mer pour la laisser ensuite vide d'habitants? Et puis, où sont les hautes montagnes de la Frise? On parle des Alpes, ou des Monts Hercyniens!...

Pour comprendre le périple il faut le prendre tel qu'il est, en donnant à ses mots un sens raisonnable; la seule donnée à chercher en dehors de lui est le point de départ des Celtes, dont il ne parle pas; nous admettons que c'était la région située entre le Rhin, l'Elbe et le haut Danube. Ceci posé, on peut le compléter et l'interpréter comme suit:

Les Celtes prirent la mer en un endroit situé entre les embouchures du Rhin et de l'Elbe: leur point de débarquement se trouvait de l'autre côté de la Mer du Nord: en Norwège ou en Grande-Bretagne; comme le pays envahi était un lieu de passage, la Norwège se trouve exclue. Quant à la Grande-Bretagne, elle offre une région, et une seule, qui répond à toutes les conditions du problème: c'est le centre de l'Ecosse, les Lowlands ou Pays-bas, qui séparent les hautes montagnes ou Highlands du Nord de celles du Sud. La largeur de l'île y est réduite à 57 kilomètres; du côté de la Mer du Nord on y accède par l'estuaire du Forth; du côté de l'Atlantique par celui de la Clyde; actuellement un canal réunit ces deux rivières. Nulle part on ne trouve mieux qu'ici, juxtaposées, deux régions, l'une de très hautes montagnes, l'autre de "Pays-bas" maritimes, comme l'étaient les deux habitâts successifs des Ligures du périple. Par lui-même ce pays n'offrait aucun attrait particulier aux Celtes; mais c'était le chemin pour passer d'une mer à l'autre, présentant toutes les ressources comme escale d'une grande expédition: ravitaille-

ment, construction de navires, etc.; peut être même a-t-on pu transporter les navires par terre.

Ce chemin, qui était sans doute pratiqué depuis longtemps, conduisait à l'Irlande riche en or, que nous savons avoir été très anciennement envahie par les Celtes.

D'où venaient les Ligures fuyards qui occupèrent le pays dévasté par les Celtes? Le périple nous le dit un peu plus loin :

195 Cempsi atque Saefes arduos colles habent
 Ophiussae in agro; propter hos pernix Ligus
 Draganumque proles sub nivoso maxime
 Septentrione conlocaverant larem

“Les Cempses et les Saefes occupent les collines escarpées dans le pays d'Ophiussa: c'est A CAUSE d'eux que l'agile Ligure et la race des Draganes allèrent établir leurs foyers sous le très neigeux Septentrion.”

Tous les traducteurs donnent à *propter* le sens de “près de”; c'est celui qu'il a partout ailleurs dans le poème; mais ce n'est pas une raison suffisante, car le périple est avant tout descriptif de lieux, ce qui l'amène à renseigner presque exclusivement la situation relative des terres et des nations. Cela ne devait pas empêcher l'auteur d'employer le mot *propter* dans son sens le plus courant quand il en avait besoin dans le récit d'un événement comme dans le présent passage qui est la suite et le complément de celui que nous avons précédemment analysé. Les latinistes diront en outre s'il serait correct, dans cette phrase telle qu'elle est construite, de faire dépendre du même verbe *conlocaverant*, les deux différents déterminatifs de lieu que seraient *propter hos*, près d'eux, et *sub nivoso maxime Septentrione*.

Remarquons en passant que l'expression *conlocave-*

rant larem semble contenir une allusion à un déplacement.

Ce qui est en tout cas inadmissible, c'est que le poète ait placé le très neigeux Septentrion près des Cempses et des Saefes. Ophiussa était une partie de l'Ouest de la Péninsule ibérique; les Saefes, suivant d'autres documents, habitaient jusqu'au pied des Pyrénées. On a voulu reconnaître dans celles-ci le très neigeux Septentrion, ou traduire par "tournés vers le très neigeux Septentrion". Rien de cela ne se trouve dans le texte qui place très clairement la région où les Ligures et les Draganes installèrent leurs foyers, bien loin dans le Nord, ce qui veut dire, au moins, au delà de la Colonne Boréale, qui était l'Oestrymnis ou dans l'Oestrymnis.

Les Ligures chassés d'Ophiussa par les Cempses et les Saefes, qui étaient des Celtes, sont ceux qui allèrent s'établir sous le très neigeux Septentrion, dans le pays où l'air est glacé par le char de Lycaon, pays que ces mêmes Celtes avaient dépeuplé un certain temps avant; cette dernière circonstance inspire au poète cette réflexion: "ainsi parfois le destin conduit les hommes."

Les Cempses et les Saefes étaient sans doute une partie des Celtes qui avaient conquis l'Irlande, et ils envahirent la Péninsule ibérique, comme l'Écosse, par la mer: on comprend la terreur que celle-ci inspirait aux Ligures.

L'ensemble des deux passages forme un bloc cohérent, et résume le plus grand des événements qui marquèrent le début de l'histoire proprement dite de l'Occident: la première expansion celtique. Aucun autre document ancien ne le surpasse en valeur: autour de lui se groupent nombre de faits archéologiques auxquels il sert de ciment.

Avec les Ligures furent expulsés les Draganes:

l'identification de cette race reste problématique: je l'ai essayée, supposant qu'ils étaient allés s'établir en Scandinavie: nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Peut-on, à l'aide du seul périple, présumer à quelle époque se produisirent ces grands mouvements de peuples?

Des révolutions de cette importance, marquant le début d'une répartition nouvelle des races et constituant le premier chapitre d'une phase nouvelle dans l'histoire des peuples, laissent dans la mémoire de ceux-ci une impression profonde, un souvenir ineffaçable, à côté duquel les événements ultérieurs passent pour des incidents accessoires et laissent peu de traces, ce qui nous prive de la perspective nécessaire pour apprécier l'éloignement du début. La tradition ne fixe aucune limite supérieure à la date de ce début: il peut être d'un bon nombre de siècles antérieur à l'époque où le périple le consigna.

Concordances linguistiques. L'étude de la linguistique renseigne deux invasions des Celtes dans les Iles Britanniques. La première est celle des Goidels ancêtres des Irlandais, et se place à une date reculée "peut-être vers 1000 av. J.-C." (d'Arbois de Jubainville: Les Celtes — Cours de litt. celt. — Les prem. hab. de l'Europe). Cette invasion, dont la date reste indéterminée, peut être celle dont parle le périple.

Concordances archéologiques. L'expansion des Celtes fut sans doute une suite de leur prolifération; mais comme elle se fit par la force des armes, on doit admettre qu'elle a été favorisée par le perfectionnement de celles-ci, dû au développement de la métallurgie. Ce qu'il a été dit de mieux à ce sujet est ce que résume Mr. C. Jullian (Hist. d. l. Gaule, I, p. 235): "Dans l'histoire primitive de l'Europe, la connaissance du bronze

devait inaugurer une vie nouvelle, à la fois plus industrielle et plus belliqueuse. Il est fort possible que chez les peuples de l'Atlantique le point de départ des époques du métal se place chez les Celtes de la Frise et du Jutland".

On peut être à la fois plus affirmatif et plus précis. Pour cela la première chose à faire et que les archéologues ont trop négligée, c'est de se rendre compte de la répartition des minerais d'étain, indispensables pour la fabrication du bronze. En Europe il n'y a que quatre régions qui ont pu en fournir des quantités importantes: l'Erzgebirge, à la frontière de la Saxe et de la Bohême; les Cornouailles; la Bretagne avec les îles du Morbraz; le Nord-Ouest de la Péninsule ibérique. Dans ces diverses régions on trouve des filons et des alluvions stannifères.

Les Orientaux ont connu le bronze bien avant les Occidentaux; mais il est prouvé qu'ils n'avaient pas assez d'étain pour satisfaire à leurs besoins: ils ont dû s'en pourvoir en Europe.

On a dit que la découverte des gisements n'a pu se faire que par les habitants du pays qui les contient, et parce que ces habitans en connaissaient l'application. C'est une erreur. Les gisements d'étain comme ceux d'argent de l'Europe ont été découverts par des prospecteurs orientaux, et exploités par eux sans que les indigènes se rendissent compte, au début, de leur valeur; c'est la tradition expresse à propos de l'argent d'Espagne, et cela se déduit, pour l'étain de la Bretagne, de la grande prospérité de ce pays à l'époque de la pierre polie et de la plupart de ses monuments mégalithiques, prospérité qui ne peut s'expliquer que par l'exportation intense de sa richesse stannifère.

La plus ancienne route commerciale unissant l'Orient

aux régions mystérieuses du Nord et de l'Ouest de l'Europe, utilisait la vallée du Danube; par un de ses affluents, la Moldau, elle pouvait traverser la Bohême et passer au versant de l'Elbe; celle-ci pénètre dans la Saxe en contournant le massif de l'Erzgebirge non loin des gisements d'étain. L'Elbe conduit ensuite aux plages de la Mer du Nord d'où provenait l'ambre. Hérodote associe le commerce de l'ambre et celui de l'étain. Ce double trafic a dû suivre le chemin que je viens de dire. Cela étant, on ne peut pas raisonnablement admettre que les gisements d'étain qu'il côtoyait, fussent restés inconnus et inexploités; il est au contraire éminemment probable que ce furent les premiers découverts. On a pu par cette route qui atteint la Mer du Nord, arriver également à ceux des Cornouailles, de la Bretagne, voire de l'Espagne; mais pour le moment nous ne pouvons à ce sujet que consigner des possibilités, et en tout cas ceux de l'Erzgebirge étaient de très loin les plus accessibles.

La route terrestre du Danube a dû présenter par moments de grandes difficultés par suite de l'interposition de tribus diverses; aussi observe-t-on qu'en Egypte les arrivages d'étain étaient irréguliers; à certaines époques on devait se contenter de cuivre pur. A partir de la XVIII^e dynastie, vers 1580 av. J.-C., tous les métaux affluèrent en abondance et régulièrement dans l'Est méditerranéen. J'attribue cette régularité à l'ouverture ou à l'organisation, par l'Egypte, de la route maritime passant par les colonnes d'Hercule et se prolongeant ensuite jusqu'à la Colonne Boréale dans l'Oestrymnis et au delà.

Par cette route le secret de la valeur des minerais a pu se garder longtemps. Mais cela était impossible par la route terrestre. Or le foyer d'expansion des Celtes

se trouvait précisément sur cette dernière, au voisinage des gisements stannifères de l'Erzgebirge: les Celtes furent donc les premiers des Occidentaux à découvrir le secret du bronze; alors s'éveilla leur passion pour les métaux, leur supériorité industrielle, leur caractère belliqueux; ce fut le point de départ du rôle immense qu'ils jouèrent dans les destinées de l'Europe.

Cherchons les traces matérielles de la première invasion des Celtes en Extrême Occident. Puisqu'elle fut la suite du premier emploi local du bronze, elle date de la plus ancienne phase de l'âge de ce métal en Europe, caractérisée dans le pays d'où ils partirent, par une arme très spéciale, la hallebarde, inconnue en Orient. La hallebarde est une arme de combat, non un objet de commerce: elle ne voyageait qu'avec les guerriers qui la maniaient: sa présence renseigne donc la marche de ces guerriers. Or on connaît en Europe trois régions où elle est abondamment représentée: l'Allemagne du Nord avec la Scandinavie; l'Irlande; le Sud-Est de l'Espagne. Elle est rare en Ecosse, très rare en Angleterre; en Armorique le tumulus de St Fiacre a donné trois lames qui paraissent avoir été emmanchées transversalement; mais elles sont minces et ne répondent pas au type normal de la hallebarde; on en a trouvé quelques unes en Italie: c'est à peu près tout en dehors des trois régions signalées.

L'itinéraire que renseignent les hallebardes correspond à celui que le périple attribue aux Celtes.

Mr. G. Coffey (*Irish Copper Halberds. Proc. of the R. Irish Acad., Jan. 1908, p. 94*) a établi que les hallebardes d'Irlande, qui sont presque toutes en cuivre, sont dérivées de celles en bronze de l'Allemagne du Nord. Cela est prouvé par un exemplaire irlandais, muni de rivets à rondelles, comme plusieurs de celles de



l'Allemagne. Avec l'auteur, on se refusera à voir dans ce procédé très spécial une invention indépendante de l'Irlande et avec lui on admettra comme au moins vraisemblable que la connaissance du métal est arrivée d'Orient en Irlande à travers le continent en passant par les riches gisements métallifères (stannifères) de l'Europe centrale.

Les Celtes établis en Irlande avaient fait le vide derrière eux; l'Irlande ne produit pas d'étain; au delà il n'y avait que des ennemis à combattre; ils durent donc se résigner au début à fabriquer leurs armes en cuivre pur.

Le troisième centre où abondent les hallebardes est le riche district argentifère du Sud-Est de l'Espagne au milieu duquel se développa la civilisation de l'Argar. Cette région se trouve éloignée de la côte Ouest par où durent aborder les Celtes (Cempses et Saefes); mais sur le trajet de l'Atlantique à l'Argar ont existé des établissements de la même race. Près des mines d'argent natif de Guadalcanal (au Nord de Séville) on découvrit au xvi^e siècle des sépultures contenant entre autres choses, des hallebardes dont, grâce à une bonne description j'ai pu reproduire le dessin (Pl. II, 13). Elles avaient des rivets en argent, fait éminemment caractéristique de l'Argar.

Sir J. Evans dans son *Age du bronze* (p. 292), cite une hallebarde du type de l'Argar, trouvée près de Ciudad Real, et y voit un argument pour admettre des relations avec l'Irlande. Dans la même province, à Puertollano, district argentifère, on a trouvé une épée à rivets d'argent, de forme identique à celles de la région de l'Argar.

La comparaison des hallebardes du Nord avec celles d'Espagne est du plus haut intérêt. Un premier point

est celui, très délicat dans la confection de cette classe d'armes, de leur emmanchement. Sous ce rapport la plupart de celles du Nord ne se distinguent pas des poignards, en ce sens que la partie qui pénètre dans le manche ne présente aucune disposition spéciale en vue d'en augmenter la solidité (Pl. II, 2 à 6) elle reste étroite et les rivets sont disposés par trois en triangle ou par quatre en rectangle. En Espagne la hallebarde présente souvent une base fortement élargie sur laquelle les rivets sont alignés en une seule file, parallèle au manche (Pl. II, 8, 9, 10). Cette disposition, qui augmente la solidité de l'emmanchement, est un grand progrès sur le système du Nord, et place la variété hispanique chronologiquement à la fin de la série. Ceci est confirmé par quelques exemplaires irlandais (Pl. II, 7) à base également élargie, et qui sont en bronze, donc postérieurs à ceux en cuivre du même pays.

Il est difficile de dire si ce parallélisme dans l'évolution du profil indique ou non une dépendance entre les deux pays, mais cela semble peu probable.

En Allemagne et en Scandinavie on a tourné la difficulté de l'emmanchement en fondant certaines hallebardes en bronze tout d'une pièce avec leur manche (Pl. II, 1). Ces armes conservent à titre décoratif les trois têtes de rivets disposées en triangle, ce qui prouve que l'on a copié le type primitif sans passer par le progrès réalisé à l'Argar et en Irlande. Ce procédé était inapplicable aux hallebardes en cuivre, ce métal se laissant trop difficilement mouler.

Les lames irlandaises présentent sur celles de l'Allemagne un perfectionnement consistant en une légère courbure qui ramène quelque peu la pointe vers la poignée du manche. En Espagne la lame reste droite, mais

elle est très souvent insérée obliquement dans le manche; ce qui produit le même résultat.

Une autre supériorité de quelques lames d'Espagne est leur section en losange, avec le nerf très accusé, ce qui leur donne une plus grande résistance (Pl. II, 8; comp. à 5).

Enfin comme le montre la planche II où toutes les hallebardes sont reproduites à la même échelle, celles du groupe de l'Argar (8 à 12) sont beaucoup plus petites que celles du Nord: leur longueur ne dépasse pas vingt trois centimètres tandis que dans le Nord elle en atteint quarante.

Les hallebardes et les haches plates de l'Argar, ces dernières rarement pourvues de légers rebords, sont toutes en cuivre, ainsi qu'une partie des poignards et des bijoux; une minorité d'objets divers est en bronze; les rivets de certaines armes sont en argent. Tout cela s'explique très-naturellement: la région contient du cuivre en abondance; elle était fabuleusement riche en argent, mais privée d'étain; celui-ci est rare dans toute la Péninsule sauf au Nord-Ouest, à l'opposite de l'Argar.

Les hallebardes sont en bronze près des gisements stannifères, en cuivre lorsque l'étain est absent ou rare, parfois ornées d'argent dans les pays où ce métal abonde: *Locus regit actum*.

Le recul de la métallurgie recourant au cuivre pur APRÈS AVOIR CONNU LE BRONZE, est un phénomène normal, inévitable lorsqu'elle pénètre dans un pays ne possédant pas son étain propre, et n'en recevant pas par le commerce.

Certains archéologues n'ayant pas tenu compte de ce fait, continuent à croire que l'usage d'armes en cuivre caractérise nécessairement une période antérieure à

la connaissance du bronze. Cela explique leur erreur consistant à vieillir l'Argar. On a été jusqu'à attribuer à celui-ci la découverte même du bronze. Il est vrai que cette hypothèse s'appuie sur une erreur matérielle, sur la richesse de l'Andalousie en étain; or il n'existe aucun gisement d'étain dans toute l'Andalousie.

La métallurgie de l'Argar est tout le contraire d'un point de départ; c'est un prolongement, jusqu'à l'âge du fer, d'un stade de l'industrie du bronze qui avait pris un aspect archaïque et l'a conservé par suite de la rareté de l'étain.

La civilisation de l'Argar n'est pas non plus le développement de celle de l'Enéolithique qu'elle a complètement anéantie et dont elle diffère radicalement dans tout ce qui lui est propre.

Pour établir la chronologie du peuple de l'Argar on ne peut pas se baser sur un caractère accidentel et local tel que la prédominance du cuivre pur; sa place doit être fixée par le rôle qu'il a joué dans l'histoire du monde ancien.

L'archéologie a démontré qu'après les 3 à 4 siècles de prospérité et de richesse en métaux précieux qui, dans l'Est méditerranéen suivirent l'avènement de la XVIII^e dynastie égyptienne, soit approximativement de 1600 à 1200 av. J-C. survint une époque de troubles et un apauvrissement considérable en métaux. Le commerce, dit Mr. S. Muller (*L'Europe préhist.*, p. 127) ne joue plus le même rôle. C'est ce qu'on a appelé le moyen âge de la Grèce. Mr. S. Mosso l'appelait la crise des métaux et l'attribuait fort justement à la consommation locale de ceux-ci par les peuples du centre et du Nord de l'Europe, à la suite des progrès de leur civilisation (*Le Orig. della civ. medit.*, p. 313).

Mr. Ridgeway (*The early age of Greece*, I) croit

que les premiers coups, et les plus décisifs, portés à la civilisation mycénienne, l'ont été par les Achéens (peuple certogermanique) qui auraient, dès l'an 1300, apporté en Grèce le patrimoine et la civilisation celtique (halstattienne) de l'Europe centrale (v. Saglio. Dict., s. v. Mercatura).

C'est à la même grande cause et par conséquent à la même époque ou à peu près, qu'il faut attribuer l'envahissement de l'Occident par les peuples de même origine connus sous le nom générique de Celtes, et ici encore les métaux jouèrent un rôle de premier ordre; aussi l'étude rationnelle de leur emploi relationné avec leur répartition dans le monde ancien, doit-elle être à la base de toute reconstitution de l'histoire de ces époques.

On ne peut méconnaître la relation qui existe entre tous ces grands faits. Ceux que j'ai résumés plus haut sont trois épisodes du grand bouleversement que produisit l'invasion celtique; ils montrent comment, à une période pacifique et commerciale d'exportation des métaux précieux de l'Occident attardé vers les centres plus avancés de l'Orient, succéda, avec l'utilisation locale des métaux, une ère belliqueuse et une paralysation du commerce. Ce sont:

1.° L'avènement du bronze chez les Celtes à Hallebardes de l'Allemagne du Nord, avec consommation sur placé de l'étain, et arrêt de son exportation vers le Sud-Est; on peut attribuer à cet arrêt les progrès de l'industrie du fer dans cette dernière région.

2.° Invasion des Celtes dans l'Irlande, dont l'or à ce moment prenait vraisemblablement le chemin de l'Orient par l'entremise des Oestrymniens, des Ibères et des Phéniciens.

3.° Etablissement de ces mêmes Celtes dans les ré-

gions de l'Espagne productrices de l'argent; consommation de ce métal dans le pays, coupant court à son exportation par les Orientaux.

Au lieu des systèmes qui prétendent imposer à la métallurgie une évolution uniforme sans tenir compte des facteurs locaux, des inégalités et des contrastes qui sont la règle en histoire, j'ai établi une chronologie basée sur la concordance des grands faits historiques, que je viens de rappeler. Cette chronologie qui ne se plie pas aux cadres systématiques en vogue a été vivement critiquée mais non réfutée. Elle place entre 1600 et 1200 av. J-C. la belle période commerciale énéolithique de Los Millares et d'Almizaraque (L'Énéolithique remonte beaucoup plus haut dans le centre de l'Europe), et entre 1200 et 800 l'ère belliqueuse de l'Argar et de toute l'Europe.

Puisque l'invasion celtique dont parle le périple utilisé par Aviénus est celle de l'âge du bronze, nous faisons rentrer celui-ci dans la histoire et nous identifions le peuple des haliebardes avec l'un de ceux que le dit périple connaît dans la région de l'Argar: ce sont les Bastétans ou les Mastiènes. Ce dernier nom a déjà été proposé par D. Manuel Gómez Moreno (*La Novela de España*, p. 396).

Herrerías (Almería), 1932.

PLANCHE I

1. *Expéditions des Celtes.*—Les flèches indiquent les itinéraires :

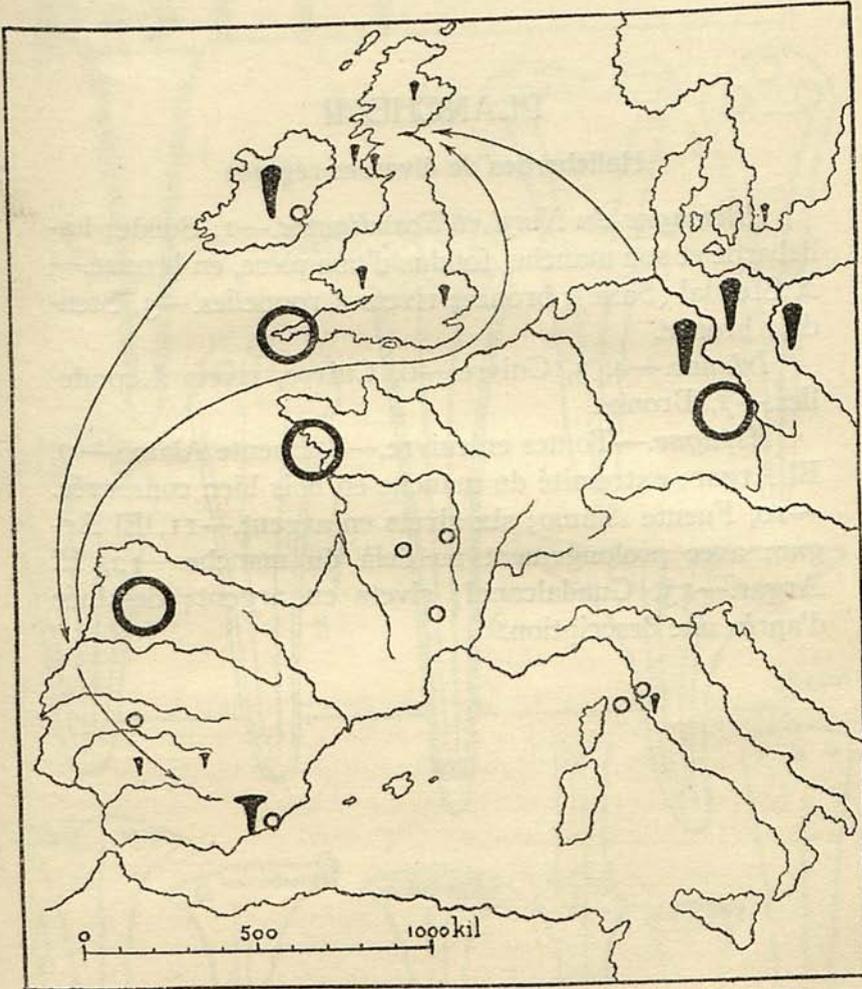
—des Celtes partis de l'Allemagne septentrionale, abordant en Ecosse, la dévastant et la traversant, conquérant l'Irlande, puis passant en Ibérie et pénétrant jusqu'à la région de l'Argar.

—des Ligures expulsés de l'Ibérie et s'établissant dans l'Ecosse dépeuplée.

2. *Zônes à hallebardes.*—Les grands profils de hallebarde renseignent les régions où cette classe d'armes abonde ; les petits profils indiquent des trouvailles isolées ou des centres peu importants.

3. *Gisements d'étain.*—Les principaux sont marqués par de grands cercles, les autres de petits cercles. Celui de Wilckow en Irlande est insignifiant. Ceux de la France centrale ont une certaine importance et montrent des traces d'exploitation remontant à une époque inconnue. Autour des gisements principaux de la Gaule, il en existe d'autres disséminés en Espagne et en Portugal. Celui de Cáceres a fait l'objet d'une tentative d'exploitation moderne. Le minerai de Carthagène est de formation tertiaire en filons, difficile à reconnaître et à concentrer : il n'a pas donné naissance à des alluvions à cassitérite et il n'a vraisemblablement pas été connu à l'âge du bronze. Les gisements de la Toscane et de l'île d'Elbe sont du même genre, mais plus riches ; ils ont été travaillés à une époque indéterminée.

PLANCHE I



Les premiers celtes en Espagne.

L. Siret.

PLANCHE II

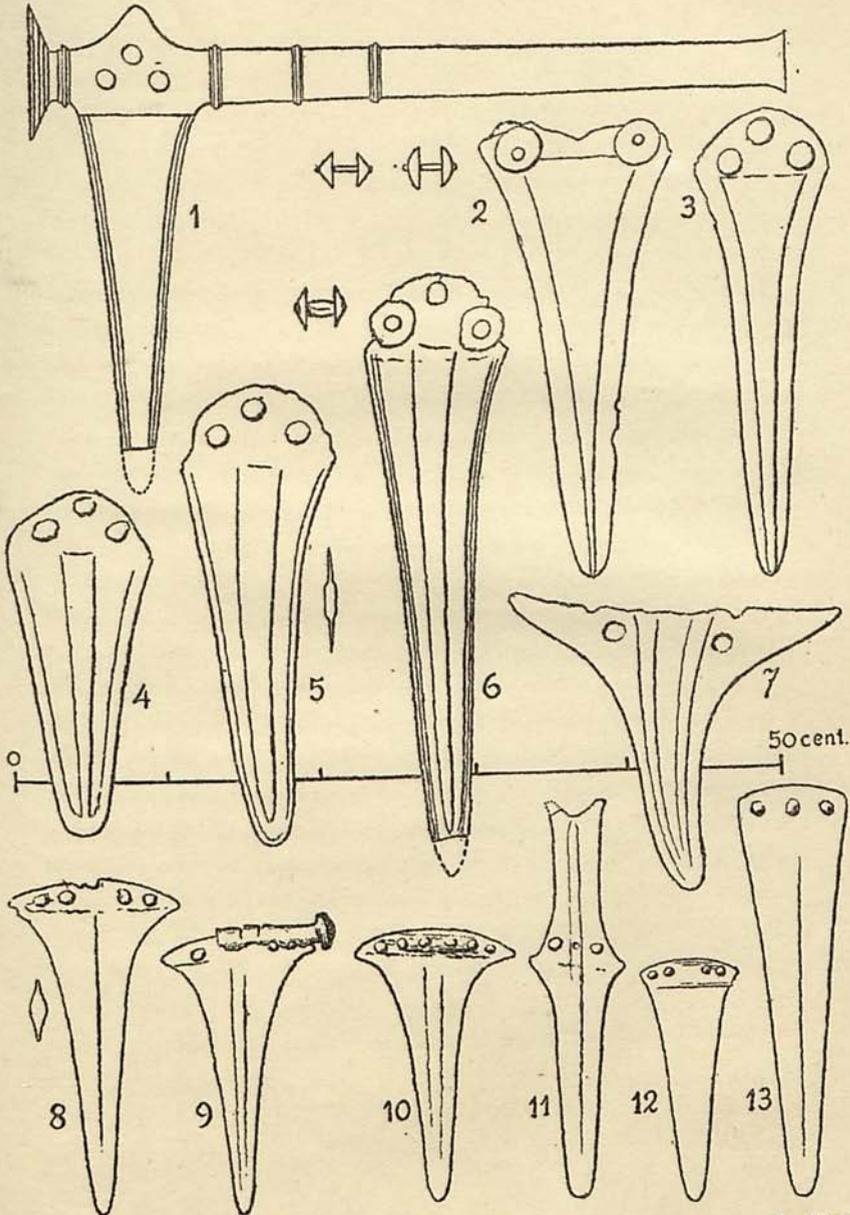
Hallebardes de diverses régions

Allemagne du Nord et Scandinavie.—1, Suède; hallebarde et son manche, fondus d'une pièce, en bronze.—2, Stendal (Saxe); bronze; rivets à rondelles.—3, Stendal; bronze.

Irlande.—4, 5, Cuivre.—6, Cuivre, rivets à rondelles.—7, Bronze.

Espagne.—Toutes en cuivre.—8, Fuente Alamo.—9, El Argar; extrémité du manche en bois bien conservée.—10, Fuente Alamo; six rivets en argent.—11, El Argar; avec prolongement au delà du manche.—12, El Argar.—13, Guadalcanal; rivets en argent; dessinée d'après une description.

PLANCHE II



Les premiers celtes en Espagne.

L. Siret.

